

Essais

Number 64, Fall 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21170ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1996). Review of [Essais]. *Nuit blanche*, (64), 13–24.

ROMAIN GARY ET LA MODERNITÉ

Dominique Rosse
Presses de l'Université
d'Ottawa, Ottawa/A.-G.
Nizet, Paris, 1995,
196 p. ; 23 \$

Les inconditionnels de Romain Gary – et ils sont nombreux – n'ont qu'à bien se tenir ! Ils devront sans doute se rallier à la rigoureuse analyse du professeur Dominique Rosse qui scrute l'œuvre du romancier à travers le prisme de la modernité. Or cet habile exposé ne manque pas d'écorcher la notoriété du prolifique écrivain.

Se basant sur la poétique romanesque de Romain Gary, *Pour Sganarelle*, et sur quelques œuvres fondatrices, Dominique Rosse démontre comment Romain Gary résiste farouchement à la conception de l'art pour l'art défendue par les tenants du Nouveau Roman. Selon lui, le langage se doit d'être transparent, il doit traduire la réalité sans ambiguïté. C'est pourquoi, malgré l'ingéniosité formelle déployée dans plusieurs de ses romans, on constate que les mises en abyme de toutes sortes ne remettent nullement en question la représentation. La réflexivité cède au contenu idéologique. Même la parodie, procédé fort prisé par Romain Gary, ne débouche pas sur le dialogisme, la déstabilisation de la voix narrative. Nous avons affaire à un narrateur autoritaire, sinon paternaliste, et cette parodie satirique vise à assurer la permanence du sens et la lisibilité du texte.

Qui plus est, dans les ouvrages signés Émile Ajar, qui avaient déjoué la plupart des critiques et semblaient marquer une coupure radicale avec les œuvres antérieures, le professeur Rosse ne voit qu'une variation stylistique. Il faut dire qu'il passe un peu trop rapidement sur ce corpus, extrapolant à partir d'un seul livre : *Pseudo*. Or, même dans le discours

délirant d'Émile Ajar, le procédé récurrent du paradoxe ne réussit pas à subvertir le sens qui s'impose par une surcharge sémantique et une opposition binaire facile à résoudre. Sous ce pseudonyme, Romain Gary continue à prôner ses idéaux, à défendre une littérature mythique, rédemptrice, et un langage purement instrumental qui s'opposent sans conteste aux principes de la modernité.

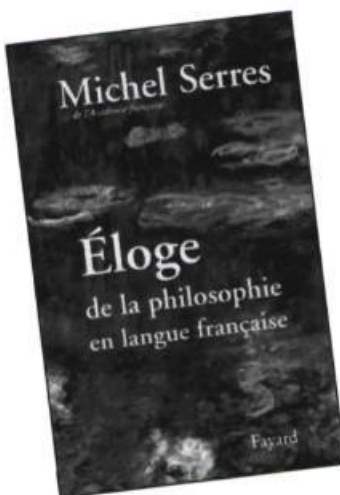
C'est donc le portrait d'une œuvre fort conservatrice qui se dégage de cette étude. Mais on ne saurait en tenir rigueur à Dominique Rosse dont l'analyse repose sur un appareil critique très diversifié – Lukács, Eco, Dällenbach, Bakhtine, Kristeva, Scarpetta, Blanchot et tant d'autres –, s'avérant des plus éclairantes. Reste à savoir si le charme de Romain Gary continuera d'opérer ou s'il faut être absolument moderne pour séduire les lecteurs, à l'aube du XXI^e siècle.

Alexandra Jarque

**UNE PLANÈTE
NOMMÉE QUÉBEC
CHRONIQUES SOCIALES
ET POLITIQUES
(1991-1995)**
Pierre Graveline
VLB, Montréal, 1996,
350 p. ; 29,95 \$

Rares sont les éditoriaux ou les chroniques qui résistent au regroupement. D'une part, le temps fait son œuvre de nivellement et dépouille les textes polémiques d'une partie de leur intelligibilité et de leur connivence avec l'instant. D'autre part, rassembler vingt ou trente textes qu'un journaliste engagé a consacrés aux principaux enjeux sociaux et politiques crée souvent une impression d'acharnement qui masque la nécessaire patience.

Pierre Graveline, pourtant, passe le test avec succès. Non seulement parce qu'il prend souvent le temps – pas toujours,



veut la souveraineté du Québec, mais cela ne lui fait pas accepter sans réagir les erreurs ou l'emboîsement du parti ou du gouvernement souverainiste. De conviction indépendantiste, Pierre Graveline est pourtant et plus encore un journaliste indépendant. De même, celui dont le cœur demeure fermement à gauche, ne s'agenouille pas devant la langue de bois syndicale. Il aime assez les syndiqués pour parler sec aux syndicats qui pataugent. L'occasion est belle de voir à quoi *Le Devoir* a renoncé.

Laurent Laplante

**ÉLOGE DE
LA PHILOSOPHIE
EN LANGUE FRANÇAISE**
Michel Serres
Fayard, Paris, 1995,
277 p. ; 39,95 \$

Un livre qui s'annonce comme un traité a de quoi rebuter le lecteur quelque peu pressé. Et pourtant, s'il est ici question d'université et d'universel, il y est surtout question de particulier et de singulier, tout spécialement de la spécificité du français comme langue accordée à la géographie d'un pays. Michel Serres y fait l'apologie d'une pensée qui chemina sur la voie de la recherche et du tâtonnement, accrochée au monde sensible et concret, en commençant par Montaigne, passant par Leibniz (auquel il accorde la place centrale qui lui revient), par des savants comme Pierre Simon de Laplace et Henri Poincaré, pour aboutir à Bergson (le seul universitaire) et à Péguy dont le style circulaire et répétitif présageait déjà la minutie pluraliste des puces informatiques. Car c'est cela que décèle Michel Serres chez les penseurs français : une audacieuse prospection de l'avenir.

Difficile de parler de ce livre au style explosif et au parcours déroutant, de regrouper en une formule statique les idées d'un auteur qui valorise le détail et l'éclatement contre le diktat universaliste, ou plutôt le singulier comme secret et condition de l'universel. Il y a du Gilles Deleuze là-dedans et

mais souvent – de renouveler les perspectives en débusquant, par exemple, des statistiques inédites ou en observant depuis un lieu mieux situé, mais aussi parce que son parler net vieillit mieux que l'usuelle voltige.

À cela s'ajoute un beau et rare dosage de liberté et de fidélité, de loyauté à l'égard du public et de persistante complicité avec les milieux militants. Pierre Graveline, en effet,

Michel Serres ne s'en cache pas. La route qu'il fréquente est celle du langage incarné de la mère par opposition au langage autoritaire et réducteur du père. La philosophie en langue française, peu reconnue parce que modeste, facilement mise de côté par les auteurs français eux-mêmes, n'aurait-elle pas ouvert la voie à une pensée plus proche de la théorie du chaos que de la science canonique et normative, mais aussi à une pensée vernaculaire et singulière, à l'âge de la marqueterie des cultures locales ?

Jean-Claude Dussault

LE PTOLÉMÉEN ET AUTRES TEXTES

Gottfried Benn
Trad. de l'allemand
par Hélène Feydy
Gallimard, Paris, 1995,
223 p. ; \$

Gottfried Benn dont l'œuvre souffrira sans doute longtemps de sa brève adhésion au nazisme, a écrit l'une des œuvres les plus paradoxales de ce temps, tant elle s'enracine à la fois dans un passé mythique et une avant-garde brutale : Gottfried Benn est l'un des initiateurs de l'expressionnisme. Le point de vue esthétique tient cependant moins à cet aspect que dans une tension destinée à anéantir le moi : le *moi-final*.

Ainsi, dans *Le ptoléméen*, les textes oscillent entre conscience et néant. Cette confrontation, centrale à toute l'œuvre, radicale et sans compromis, tend vers le seul accomplissement possible, bien qu'improbable : l'art.

Chaque histoire court vers son absence, où elle consent enfin à sa naissance, fût-elle la moins acceptable. Surtout, la conscience, inévitable, dresse le portrait du temps et le découpe, strate par strate, avec une précision pathologique parfois à la limite du soutenable.

Le monde dans lequel évoluent les personnages est toujours double. La vie intérieure est totalement coupée du geste social, et les traits grégaires sont caricaturés à outrance. Rapidement, la narration sectionne le fil de son trompe-l'œil ; elle descend dans des profondeurs inavouables qui contrastent avec l'humanité grotesque du dehors.

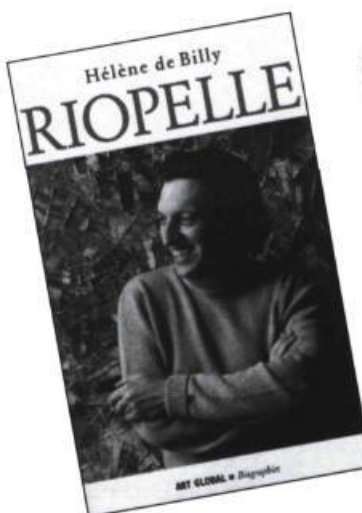
Un étrange malaise gagne le lecteur. Ce voyage en enfer ne nous laissera pas indemne. La force du texte, dont l'étrangeté naît entre autres de son extrême précision, a pour effet de créer un monde complexe qui est le résultat de la seule volonté de l'artiste, serait-il mal aimé et cependant encore capable de voir : « Héraclite, écrivit-il, premier créateur solitaire, les nuages montent de ton désert, de ton pays jonché de ruines. Toi l'Obscur, combien verdissait la vallée, tout empli du bruit de la source : l'absolu, c'est le rêve. »

Paul Bélanger

RIOPELLE
Hélène de Billy
Art global, Montréal, 1996,
355 p. ; 24,95 \$

Autant le dire d'un trait : voilà une réussite. Tant par la recherche que par la langue, tant par le respect des légitimes curiosités que par celui, tout aussi légitime, des intimités, tant par l'accessibilité des appréciations artistiques que par la présence de la biographie sur la critique spécialisée. Le Riopelle que piste et fait revivre Hélène de Billy devient, comme il se doit pour tout humain riche et complexe, à la fois plus intelligible, mais toujours mystérieux.

Le défi était abrupt, car Riopelle n'est fidèle qu'à lui-même. Son talent, qu'il sent très tôt et affirme presque aussi vite, explose plus qu'il ne s'épanouit. Face au Paris artistique, Riopelle



manifestera, à peu de choses près, la même désinvolture qu'à Montréal : s'il respecte les génies qu'il découvre, si même il en est presque écrasé un instant, il reprend très vite le rythme et le ton qui sont les siens, ceux de la profusion, de l'éclatement, du déferlement volcanique. Il crée et s'impose. Le temps de le dire, il sera au Guggenheim.

L'homme sera, comme le montre Hélène de Billy avec autant de finesse que de clarté, du même bois que l'artiste. Il séduira sans trêve ni remords. Longtemps porté vers les femmes qui créent et inventent, il n'acceptera jamais de leur céder quoi que ce soit de son avant-scène. Il se tournera même, en vieillissant, vers des compagnes aptes à l'envelopper d'une présence plus déferente qu'égalitaire. Tout cela est dit avec sobriété, élégance, sans salir ni domestiquer Riopelle.

Laurent Laplante

L'ÉCONOMIE DE LA CULTURE
Françoise Benhamou
La Découverte, Paris, 1996,
119 p. ; 12,95 \$

Aux grandes personnes insensibles autrement à la beauté des choses, Saint-Exupéry conseille de parler du prix de la maison plutôt que des fleurs à ses fenêtres ou des oiseaux qui y viennent. Françoise Benhamou, dans ce petit livre de la collection « Repères », s'adresse manifestement aux grandes personnes qui, en cette période

de crise économique, ont de même besoin qu'on leur rappelle que la culture peut être rentable, créer de l'emploi et générer de l'activité économique. Mais elle partage avec St-Ex la conviction profonde que la maison ne se résume pas à son prix ou, plutôt, qu'en un sens elle n'a pas de prix.

C'est toutefois au fil des pages que cette position apparaît, à travers la présentation de l'analyse néo-libérale de la culture et de sa contre-partie plus interventionniste et la confrontation entre les auteurs et leurs analyses. Le livre fait à peine 110 pages, mais ses caractères microscopiques permettent à Françoise Benhamou de tout scruter : consommation culturelle, arts de la scène, livre, arts visuels et patrimoine, marché de l'art, conditions de vie des artistes, politiques culturelles, retombées... C'est bien sûr en France que sont puisés les exemples et les chiffres utilisés pour étayer son propos, mais les États-Unis en constituent le contrepoint, pas seulement parce que plusieurs des économistes cités sont américains, mais parce que ces deux pays constituent des cas extrêmes d'interventionnisme et de non-interventionnisme culturel.

Les spécialistes et autres grandes personnes apprécieront aussi que pour Françoise Benhamou la culture constitue un défi à l'économie, l'obligeant à se repenser et à revoir ses postulats fondamentaux comme la rationalité prêtée aux agents économiques.

Andrée Fortin

LE POIDS DE L'HISTOIRE
LITTÉRATURE,
IDÉOLOGIES, SOCIÉTÉ
DU QUÉBEC MODERNE
Jacques Pelletier
Nuit blanche éditeur,
Québec, 1995,
346 p. ; 23,95 \$

Jacques Pelletier pose d'entrée de jeu la question centrale qui fait l'objet de son dernier essai, *Le poids de l'histoire* : « Comment les rapports entre la littérature et la société s'établissent-ils durant la longue période, allant des années 30 aux années 80, qui marque l'entrée du Québec dans ce qu'on a convenu d'appeler la modernité ? » Pour y répondre, l'auteur réfléchit sur des productions illustrant quelques moments forts de cette période décisive. Ainsi la Crise des années 30, le duplessisme, la Révolution tranquille et l'éclatement des années 70 sont-ils abordés par l'étude de revues (*La Relève*, *Stratégie*) et d'œuvres de romanciers (Pierre Gélinas, André Langevin, Hubert Aquin, Jacques Godbout, Victor-Lévy Beaulieu, Jacques Ferron), d'un poète (François Charron) et d'un essayiste (Jean Le Moine).

Se limitant à ces sous-ensembles, Jacques Pelletier ne peut apporter de réponse décisive et complète à la question posée, qui est vaste et complexe. Mais ses réflexions étalées sur 25 ans dans des articles qu'il réunit ici – un seul texte est inédit – ne laisseront personne indifférent. Soulignons l'intérêt des propos sur le courant néonationaliste de 1960-1966, sur la vision du monde théocentrique et hiérarchisée du groupe de *La Relève* et sur la pensée à la fois catholique et anticléricale de *Convergences*. Si, ailleurs, les conclusions n'emportent pas toujours l'adhésion du lecteur (en ce qui concerne par exemple l'importance de *Stratégie* ou le poids des événements d'Octobre 1970), elles débouchent en revanche sur des hypothèses prometteuses. Il faut noter aussi la longue et intime connaissance qu'a Pelletier de l'œuvre d'auteurs comme Victor-Lévy Beaulieu et François Charron. On appréciera à plus d'un endroit également

l'art du bilan, la justesse des résumés et l'à-propos des tableaux-synthèses.

Gageons cependant qu'un détail, qui est une pointe de malice que lui inspire le héros de *D'amour P.Q.*, de Jacques Godbout (l'« écrivain tout ce qu'il y a de plus traditionnel, style professeur de lettres au département d'études françaises de l'Université de Montréal »), ranimera de vieilles querelles...

Jean-Guy Hudon

LA MAIN OUVERTE
RÉCITS
Jean Royer
L'Hexagone, Montréal,
1996

Chroniqueur littéraire, poète, anthologiste, directeur littéraire d'une des plus importantes maisons d'édition au Québec, fondateur du théâtre de l'Île (à l'Île d'Orléans) ainsi que de la revue *Estuaire*, témoin privilégié de la littérature québécoise, Jean Royer est tout ça. Cela, nous le savions mais nous découvrons en plus, avec *La main ouverte*, deuxième volet de ses récits autobiographiques, un homme passionné qui s'est battu et parfois blessé à défendre et illustrer la culture québécoise.

J'ai dévoré d'un trait *La main ouverte*, notamment parce que l'ouvrage suscite l'intérêt de qui aime la littérature québécoise, aussi parce que Jean Royer a la plume adroite. Une chose déroutante par ailleurs : l'auteur amalgame peut-être trop facilement des éléments de notoriété publique aux banalités de la vie quotidienne, ce qui vient briser le rythme du récit. Cela a quand même pour effet de montrer le caractère bien vivant de la culture d'ici. Le récit est divisé en quatre sections. Les première et troisième se révèlent passionnantes parce qu'elles témoignent des étapes importantes de l'histoire récente de la culture québécoise : création du théâtre de l'Île, scandale de la murale de Jordi Bonet au Grand Théâtre de Québec, dans « Pays natal » ; Terre des Hommes, le travail aux pages littéraires du *Devoir* dans « Passion du journalisme »,

nous ramènent sur les grands chantiers de l'édifice culturel québécois que nous connaissons aujourd'hui. Les deuxième et quatrième sections tendent à refroidir quelque peu notre lecture : « Quatre voyages » surtout a freiné mon ardeur parce que je n'en ai pas toujours compris l'intérêt et que le « Journal des Îles de la Madeleine » m'a plutôt ennuyé. Dans la section « Héritage », c'est davantage le rythme (l'abondance de très courts récits) qui demande au lecteur une certaine adaptation. Là, l'importance de ce qui est évoqué ne m'a pas semblé problématique et quelques récits, dont « La dernière lettre » (sur Gabrielle Roy), « Le passager » (sur René Derouin) et « L'héritage » (sur sa mère) m'ont littéralement emballé. Quelques autres récits de la même section laisseront quand même l'impression de n'avoir pas été assez décantés par le temps, comme si le travail d'écriture n'était pas tout à fait achevé.

Même s'il manque parfois du recul nécessaire qui permette de démêler l'accessoire de l'essentiel, *La main ouverte* de Jean Royer est un livre de haut témoignage, une tentative de jeter un pont entre la culture imaginaire et la culture réelle du Québec contemporain.

Claude Paradis

JOURNAL D'UN
HOMME PERDU
Roland Jaccard
Zulma, Saint-Clair, 1995,
256 p. ; 38,95 \$

Les lecteurs de Roland Jaccard – de plus en plus nombreux, il importe de le souligner – connaissent bien sa petite musique et ses leitmotivs : d'abord l'oncle Arthur (Schopenhauer), la divine Louise (Brooks), les distingués Viennois (Freud, Zweig, Schnitzler), les amis plus ou moins louches (Matzneff, Cioran, Doubrovsky, Bott), les classiques cinématographiques des années 50 dix fois revisités, et finalement – *last but not least* : ce cortège de jolies jeunes filles aux petits yeux en amande (Japonaises, Vietnamiennes, etc.). Roland Jaccard, la chose

s'entend, est un nihiliste. À l'instar de Woody Allen, il se pique de psychanalyse (un sujet à propos duquel il a beaucoup écrit) et cède facilement à l'hypocondrie (ce qui lui donne des allures agaçantes de vieux garçon). Si on prend toutes ces marottes et qu'on les mélange pour en faire un plat, nous obtiendrons le livre que voici, se dégustant en entrée, et qui n'est autre que le journal intime de notre écrivain suisse exilé à Paris. Papotage charmant, désenchantement ironique, envolées suicidaires qui s'écrasent à la troisième ligne, tel est en vérité le discours de l'auteur. On lit ce livre sans même s'en rendre compte, et on le lirait même quand il nous ennuerait, car il s'en dégage un parfum suave de mort et d'ennui. Car Roland Jaccard n'est pas un nihiliste à vous donner le cafard. Nous le classerions plutôt dans la catégorie des dandys pour qui la légèreté ne suffit pas : ce qui les tient debout, c'est la légèreté de la légèreté.

Yvon Laverdière

DES ENFANTS QUI
PHILOSOPHENT
Pierre Laurendeau
Logiques, Montréal, 1996,
188 p. ; 28,95 \$

Il vient toujours le temps des pourquoi. L'enfant est devant nous avec ses grands yeux et demande : pourquoi la terre ? qu'est-ce qu'une étoile ? pourquoi on peut mourir ?

Depuis une vingtaine d'années, plusieurs philosophes ont compris que c'est là que commence la philosophie. La rationalité a ses exigences. *Des enfants qui philosophent* de Pierre Laurendeau est une magnifique initiation à cette idée que l'organisation de la pensée chez l'humain a lieu dans l'enfance. Pour que la rationalité advienne, pour que la philosophie ne soit pas seulement l'acquisition de connaissances philosophiques, il faudrait d'abord et avant tout donner la parole à l'enfant. Stimulation à la réflexion, le dialogue platonicien devenu pratique de vie.

L'essai de Pierre Péladeau montre que penser est un art, et tout art possède ses techniques. Pierre Péladeau s'inspire de la méthode développée par Matthew Lipman aux États-Unis et l'explique. Mais ce livre de philosophie va peut-être plus loin qu'on pourrait le croire. Il pose une question fondamentale : comment la pensée peut-elle venir à l'être humain ? Comment la pensée peut-elle vivre dans le silence imposé d'une salle de cours ? Comment peut-on organiser cette rationalité si nous ne réussissons pas à donner la parole aux autres ?

Un livre qui devrait être lu par tous ceux et celles qui se préoccupent d'éducation. Réfléchir, analyser, comparer, critiquer, justifier une position, tout cela s'apprend. Tout cela ne peut exister que si nous faisons l'effort d'ouvrir l'être à la parole. C'est le philosophe Éric Weil qui disait que la philosophie est utile parce qu'elle éloigne la violence. *Des enfants qui philosophent* peut en faire la preuve sans doute.

Marc Chabot

PIERRE PÉLADEAU, BIOGRAPHIE

François-Xavier Simard
et Jean Côté
Quebecor, Montréal, 1996,
200 p. ; 19,95 \$

Avec de tels biographes, Pierre Péladeau n'a pas besoin d'ennemis. François-Xavier Simard et Jean Côté balancent, en effet, leurs encensoirs avec tant de vigueur en direction du créateur et patron de l'empire Quebecor qu'ils font baigner l'objet de leur culte dans une céleste, mais bien peu crédible imprécision. C'est dommage, car Pierre Péladeau mérite mieux.

Non seulement Pierre Péladeau est un être infiniment plus subtil et nuancé que ne le reconnaît cette biographie complaisante, mais il possède suffisamment de caractère pour faire

face à n'importe quel questionnaire et s'expliquer sur n'importe lequel de ses gestes passés. Il était donc possible, même pour des prosélytes de son culte, de retracer sérieusement les étapes de sa carrière et de s'en faire expliquer les roueries, les contradictions, les erreurs. Pourquoi, si l'on tient à comparer Péladeau à Paul Desmarais, ce qui est de bonne guerre, ne pas expliquer pourquoi l'empire Quebecor, contrairement à Power, s'en est tenu au monde des médias et, qui plus est, des médias écrits ? Pourquoi taire les relations de Péladeau avec son homologue britannique Maxwell ? Passer au large de ces questions et de cent autres, en laissant de Péladeau une image simpliste et primaire, ce n'est ni utile au public ni respectueux du personnage. L'homme, qui est généreux, entier, brutal et transparent, aussi choquant que charmant, aussi réfléchi qu'intuitif, n'a pas dû apprécier cette flagornerie.

Laurent Laplante

SCIENCE, CONSCIENCE ET ACTION

Sous la dir. de
Huguette Dagenais
Remue-Ménage, Montréal,
1996, 302 p. ; 25 \$

C'est tout un ouvrage de référence que nous livrent les éditions du Remue-Ménage avec *Science, conscience et action : 25 ans de recherche féministe au Québec*. Huguette Dagenais y a regroupé 12 articles de 16 chercheuses portant sur des domaines aussi variés que la conciliation travail/famille, l'économie féministe, et les recherches féministes touchant à la santé, la religion, la violence, l'éducation, la politique, le droit, les communications. L'ouvrage, qui comprend une bibliographie extraordinairement riche, renseigne sur l'évolution de la recherche féministe et tente d'en démystifier



le contenu. Dans le contexte social actuel, où la rancune et l'indifférence en conduisent plusieurs à dénigrer le féminisme et même à en annoncer la fin, on ne peut que saluer une telle initiative. Les articles sont intéressants et bien documentés ; les problématiques sont clairement exposées, et bien illustré l'apport de la recherche féministe ou des groupes de femmes à la vie des idées. Les contributions d'Ann Robinson, de Manon Tremblay et de Josée Néron sont particulièrement intéressantes : elles mettent en évidence les nombreux préjugés dont les femmes sont encore l'objet et qui fondent trop souvent nos comportements et les rapports sociaux ; elles nous rappellent aussi, malheureusement, que le pouvoir est encore presque exclusivement masculin.

Maud Reid

INTRODUCTION À UNE POÉTIQUE DU DIVERS

Édouard Glissant
Presses de l'Université
de Montréal, Montréal,
1995, 106 p. ; 14,95 \$

Depuis quelques années, une partie de l'establishment universitaire québécois se recycle en s'ouvrant de manière généreuse aux pensées de la diversité et de l'américanité. C'est que le capital symbolique qu'on en retire est assuré et s'accompagne en prime d'un billet, toutes dépenses payées, pour la destination de son choix, pourvu qu'il s'agisse d'un pays dont la littérature est dite « émergente ».

Sitôt rentré, il s'agit simplement d'écrire à la hâte un article qui démontre son expérience de l'altérité en concoctant une salade académique dans laquelle des concepts tels que ceux de créolité, de dialogisme, de nomadisme ou de cosmopolitisme, sont souvent noyés.

Réunissant quatre conférences (suivies de questions dont plusieurs sont malheureusement ronflantes ou naïves) et deux entretiens, le dernier ouvrage d'Édouard Glissant* a l'avantage de dissiper plusieurs des confusions, savamment exploitées, qui fleurissent autour de sa théorie de la totalité-monde. Partant de sa thèse selon laquelle le monde est désormais entré dans un irréversible processus de créolisation, l'écrivain martiniquais propose à nouveau une analyse s'appuyant sur les théories du rhizome et du chaos. Il cherche ainsi à construire une nouvel imaginaire poétique qui délaisse la pensée systémique de l'Occident et laisse se déployer l'imprévisible au sein duquel les langues et les cultures se trouvent déplacées en permanence. À la dimension métaphysique de l'être se substitue l'étendue de l'étant, étendue qui met en relation les consciences sans que l'on tombe pour autant dans le lucratif fantasme hollywoodien de l'holisme et de l'universalisme abstrait.

Plus que jamais la prudence s'impose donc si l'on veut assumer politiquement ce que Édouard Glissant appelle également une pensée archipélifique, c'est-à-dire une pensée ambiguë qui affronte concrètement la question fondamentale de l'identité : comment continuer à être soi sans se diluer dans l'autre ? Il y a dans cette question un utopisme critique dont nous avons bien besoin, un espoir montrant la vulgarité des propos de plusieurs de nos intellectuels. Je veux parler de ceux – et ils sont plusieurs – qui, ahuris, découvrent aujourd'hui que le monde existe autour d'eux et qui, ce faisant, referment encore davantage leur petit cercle.

* Prix de la revue *Études françaises* et francophonie 1995.

Michel Peterson

LA VIE LITTÉRAIRE AU QUÉBEC, T. 3 1840-1869

Sous la dir. de
Maurice Lemire
et Denis Saint-Jacques,
Presses de l'Université
Laval, Sainte-Foy, 1996,
671 p. ; 45 \$

Depuis Étienne Parent qui l'avait, le premier, traduit, les intellectuels québécois n'en finissent plus de ressasser et de dénoncer le Rapport Durham, en particulier la phrase si souvent citée alléguant que les Canadiens sont un peuple sans histoire ni littérature. L'équipe dirigée par Maurice Lemire et Denis Saint-Jacques a choisi de reproduire cette citation sur la couverture du troisième tome de *La vie littéraire au Québec*, pour river un dernier clou à un cercueil qui depuis 1840 en compte certainement plusieurs. Ce sont en effet plus de 600 pages qu'ils consacrent à la période 1840-1869.

J'ai déjà dit dans *Nuit blanche*, à l'occasion de la parution du tome 2, tout le bien que je pensais de cette entreprise. N'ayant pas été déçue de cette troisième livraison, je ne puis que me répéter, saluant en particulier l'intégration de toutes les voix et de toutes les voies qui tissent l'ouvrage ! On est ici en présence de la multidisciplinarité dans ce qu'elle a de meilleur et le livre ne manquera pas d'intéresser tant les historiens que les sociologues en plus des littéraires à qui il pourrait sembler destiné *a priori*. En effet ce qui fait l'intérêt de la démarche, ce n'est pas tant l'analyse des œuvres, qui en soi mérite le détour, que celle de la mise en place du champ littéraire et de ses institutions. On suit donc le développement des bibliothèques (à la faveur de subventions gouvernementales, tiens, tiens), de l'enseignement ; la multiplication des journaux et des revues ; la création de diverses associations, dont la plus con-

nue est bien sûr l'Institut canadien de Montréal. La période est marquée par les combats entre l'Église et les Rouges, et quand on referme le livre il apparaît bien que si les ultramontains ont gagné une bataille, ils ont aussi déjà perdu la suivante à cause des progrès de l'alphabétisation et de l'imprimerie, qui permettent une plus grande diffusion des écrits, et de la montée des cercles et des instituts littéraires. Bien. La suite dans quelques années j'imagine, le temps que nous digérons le tome 3 et que l'équipe peaufine le quatrième.

Andrée Fortin

LA PARTITION DU QUÉBEC DE LORD DURHAM À STÉPHANE DION Claude G. Charron VLB, Montréal, 1996, 205 p. ; 17,95 \$

Ouvrage patient, méthodique, déterminé qui gagne en crédibilité et en ampleur à mesure que se déploie l'analyse. Au départ, en effet, Claude G. Charron cite à comparaître des données statistiques assez peu concluantes. Savoir, par exemple, qu'il y eut surcroît d'articles de journaux consacrés à la « partition » en telle année n'indique à première vue ni la force de frappe des textes ni même la dramatisation du débat.

On aurait tort pourtant d'abandonner l'auteur à ce stade de sa démonstration. Aussitôt qu'il aura balisé le terrain au moyen des ces données globales, c'est aux conséquences et aux diverses formes du démembrement du Québec qu'il s'attaquera. Il dira depuis quand circule l'idée de ce démembrement, quels en sont les vecteurs, quelles parties du territoire québécois sont plus particulièrement visées, ce que valent les prétentions autochtones, quel rythme atteint ce courant. On constate alors que



veur de la souveraineté et une reconnaissance rapide du nouveau Québec par la communauté internationale, un pays souverain émergera, déclare Claude G. Charron, qui ne perdra aucune parcelle de son territoire actuel.

Laurent Laplante

L'UTOPIE DÉARMÉE L'AMÉRIQUE LATINE APRÈS LA GUERRE FROIDE

Jorge G. Castañeda
Grasset, Paris, 1996,
375 p. ; 52,95 \$

Quelles sont les conditions du renouveau idéologique de la gauche en Amérique latine et les possibilités de son succès politique ? C'est la question que pose Jorge G. Castañeda en décrivant la profonde mutation politique du mouvement à travers l'abandon de la lutte armée, la création de nouvelles organisations et l'essor de la gauche sociale.

Pour l'auteur, l'alternative politique de gauche est plus que jamais pertinente, les fondements de son combat, toujours présents. Mais pour prétendre accéder au pouvoir, la gauche doit se redéfinir politiquement, ce qui implique une adaptation au néo-libéralisme : elle ne doit plus faire obstacle à la prédominance de l'économie de marché. Tout en faisant cette concession idéologique, l'auteur prétend que la gauche doit demeurer attachée à ses idéaux de justice sociale. Mais alors, comment concilier une « mutation décisive dans la répartition des richesses, dans leur transfert aux plus démunis » tout en adhérant à la « discipline du marché » ?

C'est ici que l'argument de l'auteur perd de sa consistance puisqu'il demeure écartelé entre l'idée d'un projet social s'inspirant de l'État-providence et celle de la nécessité politique de l'obtention d'une majorité électorale. Or, l'articulation de ces deux axes – le programme et les moyens politiques de sa réalisation –, dans le contexte de l'accroissement des inégalités socio-économiques et de la

Claude G. Charron n'a été patient que pour mieux conclure. Ni le temps passé, ni le rôle déterminant joué par Creighton, ni les chercheurs canadiens-anglais modérés, ni les virulents, ni les Lansing Lamont, rien ni personne n'échappe à son examen, ni, ce qui étonnera, à un sens des nuances plutôt méritoire chez ce militant convaincu.

La conclusion est de poids. Moyennant un vote clair en fa-

dépendance accrue des élites possédantes à l'égard du marché mondial, demeure contradictoire si elle ne repose pas sur un double scénario ; se démarquer politiquement des élites au pouvoir et de l'appareil militaire, et rompre la dynamique sociale imposée par les pressions du marché.

La perspective de Jorge G. Castañeda parvient donc difficilement, parce que tributaire des enjeux définis par le néolibéralisme, à cerner une redéfinition *positive* du rôle de la gauche et à en dégager la spécificité vis-à-vis de la droite ainsi que son originalité en tant qu'alternative sociale. En ce sens, l'auteur est cohérent dans son idéalisme désarmant en attribuant à la gauche le rôle de « rempart de moindre mal ».

Daniel Dompierre

HISTOIRE DE L'ABITIBI-TÉMISCAMINGUE

Sous la dir.

d'Odette Vincent

IQRC, Québec, 1995,
767 p. ; 50 \$

Septième à paraître dans la patiente description des régions québécoises entreprise par l'Institut québécois de recherche sur la culture, l'*Histoire de l'Abitibi-Témiscamingue* obéit aux règles et aux standards très élevés qui caractérisent ce chantier. Le survol ne néglige rien : il s'ouvre sur l'examen du décor et du peuplement, et ne s'arrête qu'une fois livrées les données les plus à jour sur la culture, la politique, l'économie.

Si l'on peut déplorer que certains spécialistes parviennent moins que d'autres à dire simplement des choses complexes, on doit à coup sûr s'incliner devant l'aspect majeur de cette réussite : les stéréotypes qui, depuis toujours, affligent notre perception de l'Abitibi-Témiscamingue en prennent ici pour leur rhume. À moins de mal lire, on ne pourra plus réduire cette région, ou plutôt ces deux régions, à une image de froid constant, de roche stérile, de ressources abandonnées sans remords aux grands prédateurs industriels.

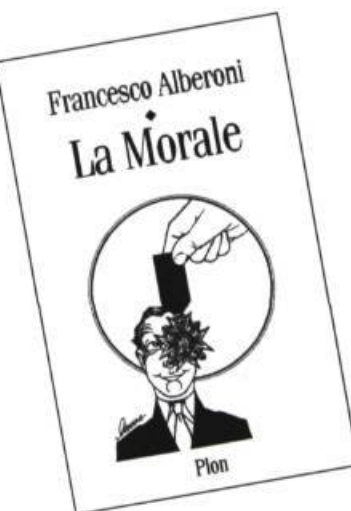
Car la région, tôt exploitée par des capitaux ontariens et encadrée à distance par le clergé de Timmins, longtemps négligée par Québec au point de ne pas même lui être rattachée par une route québécoise, a réagi en exprimant une protestation politique qui a secoué les dogmes libéraux et conservateurs, puis en enfantant une effervescente culture écrite, musicale, cinématographique qu'on perçoit toujours. Cette *Histoire* ne promet pas à la région un jardin de roses ; elle en livre cependant, et c'est justice, un portrait respectueux et attachant.

Laurent Laplante

LA MORALE
Francesco Alberoni
Trad. de l'italien
par Pierre Girard
Plon, Paris, 1996,
206 p. ; 24,95 \$

Qu'est-ce que la morale ? C'est le secret du bien agir. Mais qu'est-ce que *bien* agir ? Être plus humain ?... C'est appliquer une éthique, c'est, sur le chemin de la vertu, fortifier son âme, aimer son prochain, respecter le vivant, c'est pratiquer la science du bien... Par un juste retour des choses, nous voici encore et toujours devant la notion de bien et de mal. *La morale* propose un tour de la question en vingt-trois brèves réflexions qui, loin d'épuiser le sujet, ne peuvent, en deux cents pages, qu'en circonscrire la portée. Francesco Alberoni montre que toute chose et son contraire sont possibles, que la morale « n'est pas une façon d'être stable, un immobilisme, elle est une recherche, une invention, un parfum, un acte créatif et un réveil ».

À toutes les époques, l'*agir bien*, ou le comportement moral, est une entreprise difficile, tant sur le plan individuel que collectif, et ce ne sont pas les exemples qui manquent. Car la morale est plurielle et éphémère : tous les individus, et toutes les époques, ne concourent pas de la même façon à la pérennité et au bien-être de l'humanité. Les normes fluctuent : entre les lois de la nature



qui visent la survie des espèces et les lois des hommes conçues pour protéger la collectivité, entre l'instinct de reproduction et la volonté de puissance, tout un monde existe, traversé par les différentes expressions du « vouloir-vivre ».

La morale se laisse difficilement définir. Il s'agit d'une question dont nul individu, nulle collectivité, nulle époque même n'arrivera à épuiser le

sens... les sens. Le livre de Francesco Alberoni n'en demeure pas moins un point de départ pour ceux que la question de la morale intéresse. Plus que dans les réponses qu'il suggère il est intéressant par les questions qu'il suscite.

Sylvie Trottier

ENTRETIENS AVEC FERNAND LEDUC / CONVERSATION AVEC THÉRÈSE RENAUD

Lise Gauvin
Liber, Montréal, 1995,
267 p. ; 22 \$

Malgré leur allure un peu composite, les *Entretiens* de Lise Gauvin réjouiront ceux qui veulent mieux connaître le peintre québécois Fernand Leduc et sa femme, l'écrivaine Thérèse Renaud, tous deux signataires en 1948 de *Refus global*. Suivis de deux inédits de Fernand Leduc, puis de sa correspondance avec le philosophe et écrivain Raymond Abellio et de la chronologie de ses exposi-

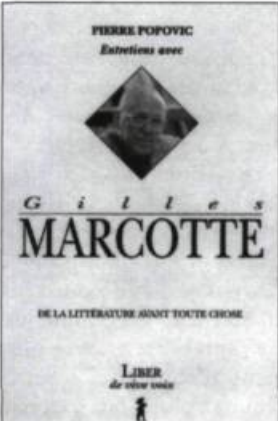
LIBER



de vive voix

Pierre Popovic
Entretiens avec
GILLES MARCOTTE

De la littérature
avant toute chose

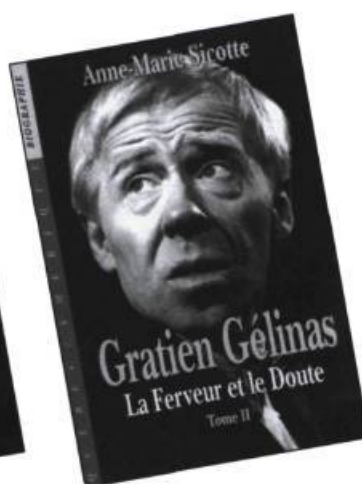
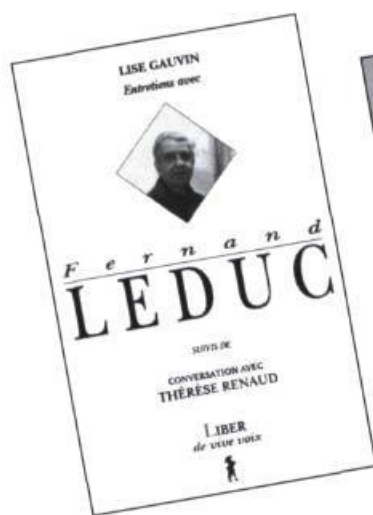


196 pages, 20 dollars

tions, ces échanges retracent les principales étapes du parcours des deux créateurs. C'est à Paris où ils ont vécu en grande partie que Lise Gauvin a réalisé ses entretiens, au cours desquels, avec tact et compétence, elle guide ses interlocuteurs qui, on le sait, ont été mêlés de près à l'effervescence des années 40, au moment où l'« excellent péda-

Leduc porte sur les gens et les choses un regard humble et effacé, mais lucide et réfléchi, où se manifestent toujours, à près de 80 ans, l'ardeur et la franchise du néophyte.

On note encore la qualité de la correspondance de Fernand Leduc avec Abellio, dont le « grand contact » fut important pour Thérèse Renaud également.



gogue » que fut Paul-Émile Borduas officiait comme timonier automatisé.

Fernand Leduc définit à plusieurs reprises sa conception de l'art, en insistant sur l'importance de la lumière : c'est « mon obsession », dit-il. Il nous entretient aussi des microchromies sur lesquelles il travaille depuis 1970. Il ne pose pas pour la postérité, alors qu'il lui eût sans doute été possible de se donner un beau rôle lors de ses rencontres avec André Breton à New York et à Paris, avec Borduas, Riopelle, Bazaine... Il aurait pu de même exploiter ces paroles de Claude Gauvreau que lui rappelle Lise Gauvin : « J'ai aujourd'hui la durable impression que justice n'a jamais été encore pleinement accordée ici à Fernand Leduc » ; plutôt que d'en remettre, le peintre préfère parler de sa réserve naturelle. Fernand

Cette dernière est surtout connue comme poétesse. L'un de ses principaux apports reste l'organisation de la première exposition du groupe des automatistes canadiens à Paris, à la Galerie du Luxembourg, en 1947.

Un livre intéressant, donc, que ces *Entretiens*.

Jean-Guy Hudon

**AUTOUR DE
LA NARRATION**
Sous la dir. de
Marty Laforest
Nuit blanche éditeur,
Québec, 1996,
175 p. ; 22,95 \$

Depuis les années 60, la narratologie a investi assez massivement le champ des études littéraires. Comme on le rappelle au premier chapitre d'*Autour de la narration*, les

Greimas, Bremond, Todorov, Genette et autres Ricardou ont raffiné la constitution d'une grammaire narrative, à partir des travaux de Vladimir Propp sur la *Morphologie du conte* ; leurs recherches ont donné lieu, nul ne saurait le nier, à des essais aussi pertinents que diversifiés. Mais la grammaire textuelle intéresse aussi d'autres chercheurs qui se préoccupent plus globalement de l'analyse du discours. C'est l'apport des plus estimables de Marty Laforest d'avoir réuni sous sa direction, non des « narratologue [s] » patenté [s] », mais des linguistes

remises en cause pertinentes, découlant pour plusieurs des travaux de l'« incontournable point de référence » qu'est William Labov. Les auteurs prouvent l'intérêt du champ qu'ils investiguent et démontrent la nécessité de se pencher sur des récits autres que les habituels textes littéraires écrits. *Autour de la narration* est un chaînon important dans l'exploration d'une avenue jusqu'ici peu fréquentée : il fournit des hypothèses propres à alimenter de fructueux débats et laisse entrevoir d'originales découvertes.

Jean-Guy Hudon

**GRATIEN GÉLINAS,
LA FERVEUR ET LE
DOUTE, T. II**
Anne-Marie Sicotte
Québec/Amérique,
Montréal, 1996,
298 p. ; 28,95 \$

Dans son âge mûr et même jusque dans sa vieillesse, le Gratien Gélinas que raconte Anne-Marie Sicotte confirme ce que nous avaient révélé sa jeunesse et ses débuts dans la carrière théâtrale. Audacieux, mais constamment inquiet. Créatif, mais incapable de respecter les créations des autres. Avidé d'attention, mais inapte à prodiguer la moindre tendresse. Ce paradoxe, qui traverse la vie conjugale et familiale de Gratien Gélinas, on le décèle également dans sa trajectoire professionnelle. Tous, en effet, reconnaîtront ses mérites au point de faire de lui le père (ou le grand-père) du théâtre populaire authentiquement québécois, mais bien peu le décriront avec la chaleur que donneraient l'affection ou l'amitié. La ferveur et le doute qui se partagent l'âme de Gélinas tirent également ses proches vers des bilans contrastés.

Il est heureux, sur le plan historique, qu'Anne-Marie Sicotte, petite-fille de Gratien Gélinas, ait aussi rapidement recueilli et stabilisé les témoignages de l'homme lui-même et de ses contemporains. Personne d'autre n'aurait eu le même accès aux confidences et aux allusions qu'on réserve aux

travaillant sur les pratiques langagières orales que sont les récits (ou narrations) conversationnels quotidiens. Sept collaborateurs suisses, allemands et québécois, provenant des universités de Genève (Antoine Auchlin et Jacques Moeschler), de Bielefeld (Ulrich Krafft, Ulrich Dausendschon-Gay et Martina Drescher) et Laval (Marty Laforest et Diane Vincent) étudient ici des extraits de 308 narrations provenant des entrevues sociolinguistiques connues sous le nom de « corpus Sankoff-Cedergrén (1971) et Montréal 1984 de français parlé ».

L'un des attraits majeurs de ce collectif est de présenter moins des études débouchant sur des constats définitifs ou des réexamens aboutissant à des vérités absolues, que des questionnements prudents, des discussions judicieuses et des

membres du clan. Sans minimiser le mérite de l'auteur, on peut souhaiter cependant que surgisse maintenant, sous une plume plus détachée du giron familial, de ses aspirations et de ses blessures, la biographie de Gratien Gélinas qui intégrera et complètera sans réticence aucune l'irremplaçable contribution d'Anne-Marie Sicotte.

Laurent Laplante

LA PETITE AMIE IMAGINAIRE

John Irving
Trad. de l'américain
par Josée Kamoun
Seuil, Paris, 1996,
174 p. ; 24,95 \$

Pour qui n'est pas particulièrement sensible aux entortillements de muscles de la lutte gréco-romaine, version collèges américains, la lecture de ce récit qualifié d'« autobiographie sélective » par une quatrième de couverture sans vergogne dans le dithyrambe, paraîtra tout à fait interminable malgré sa brièveté.

Car ce que cette même quatrième de couverture dit être « simplicité et concision surprenantes » n'est que platitude insigne (ah ! l'extase de l'auteur sur sa progéniture, lutteuse comme lui et mieux que lui ! ah ! les photos de famille qui agrémentent le tout !), considérations oiseuses et fort banales sur la littérature considérée comme un des arts olympiques, clichés furieusement ordinaires d'un esprit somme toute plutôt médiocre, pardon, « simple » ou « ben ordinaire » comme le veut la pensée unique qui a submergé la critique occidentale.

Ainsi John Irving qui, jusqu'à *L'hôtel New Hampshire* (mais, à mon sens, pas après) avait si bien su capter l'esprit d'une époque un peu perdue, tout en y faisant jouer ses spectres personnels, n'est-il plus, depuis ce temps, capable que d'en suivre les modes et l'unanimité facilitée.

Si cette facilité dans sa version *Petite amie imaginaire* est « un modèle de vie » (toujours cette inénarrable

quatrième de couverture), on ne s'étonnera plus guère de la crise des valeurs dont on nous rebat les oreilles. Car avec un tel modèle et une telle vie, mieux vaut l'émeute et l'itinérance. Et plutôt qu'une telle littérature, les arcades et les jeux vidéo.

Jean-Pierre Vidal

VERS UN NOUVEAU CONTRAT SOCIAL

Guy Roustang,
Jean-Louis Laville,
Bernard Eme, Daniel
Mothé, Bernard Perret
Desclée de Brouwer, Paris,
1996, 192 p. ; 30,95 \$

Depuis le début des années 90, les intellectuels que voici analysent les mutations de l'économie, le rôle de l'emploi comme mécanisme d'intégration sociale, l'exclusion et les façons de la combattre ; ils ont publié séparément ou ensemble un grand nombre d'articles et d'ouvrages. La notion d'économie sociale et sa conceptualisation leur sont étroitement associées. Ici, ils lancent un appel au débat, à la recherche collective d'une sortie de crise autre que la gestion de la décroissance, à la formulation d'une nouvelle utopie.

Ce livre peut être vu comme la *version longue* d'un manifeste contenu dans l'introduction intitulée : « Des inquiétudes fin de siècle ». En fait, les auteurs n'offrent pas tant des réponses que des questions : quelle est la place du travail salarié dans la société actuelle ? Quel est le rapport entre le niveau de vie et le mode de vie ? Comment penser la mondialisation en dehors des multinationales, en tant que solidarité entre les peuples, par exemple ? Comment comprendre l'économie sociale autrement que comme fourre-tout ?

Malgré que les questions qu'ils abordent semblent *a priori* essentiellement économiques, c'est un retour au politique qu'ils souhaitent. Pour eux, il faut cesser de subordonner le politique à l'économie et se donner un projet politique collectif autre que celui de limiter le déficit ou d'augmenter la compétitivité. Quelle société



voulons-nous est leur question de fond ; mais la réponse, ils ne prétendent pas la détenir seuls. Ce livre est destiné à fournir quelques éléments au débat démocratique qui reste à mener.

Andrée Fortin

SCIENCE, CULTURE ET NATION

Frère Marie-Victorin
Boréal, Montréal, 1996,
179 p. ; 24,95 \$

Il est peu de livres dont on peut dire qu'ils sont attendus depuis longtemps. Celui-ci en est un. Il rassemble des textes polémistes du célèbre botaniste laurentien, publiés dans des revues aujourd'hui défuntes ou certaines pages depuis longtemps oubliées des journaux, qui seraient autrement demeurés dans l'ombre. Au souvenir encore vivant du scientifique scrupuleux se mêle dorénavant la découverte d'un homme profondément engagé dans les débats de la cité, défendant ici la culture et l'enseignement des sciences au sortir de la crise moderniste, décriant là le monolithisme d'une importante partie du clergé. À une époque où ce genre d'intervention pouvait du soir au matin vous mériter la censure ou l'exil, le frère des Écoles chrétiennes symbolisa, à l'aube de la Révolution tranquille, le refus d'une pensée traditionaliste figée, recroquevillée sur elle-même et pour ainsi dire tout entière prisonnière de son passé. Pour un jeune des années 30, nous rappelle Pierre Dansereau, le choix des modèles à suivre était

simple : ou le chanoine Groulx, ou le frère Marie-Victorin. Et s'il est vrai que ce dernier ne sut plaire à tous, peu s'en faut, du moins il ne laissa personne indifférent.

Les textes rassemblés s'étendent des années 1915 à 1938 et traitent des sujets les plus variés. Tous peuvent néanmoins se ramener de près ou de loin à une défense de plus en plus acharnée de la culture scientifique ou de l'enseignement universitaire. Le bon frère ne met pas de gants ; c'est qu'il a à vaincre la résistance entêtée de l'establishment cléricale. Yves Gingras, qui présente chacun des textes du frère Marie-Victorin, ne nous laisse cependant pas assez pénétrer le contexte historique, singulier à plus d'un titre : la fin du combisme en France, la crise moderniste, etc. Il préfère la petite histoire événementielle à la fresque historique, je le regrette. Mais aussi peut-être a-t-il tout simplement cru que les textes du botaniste parlaient d'eux-mêmes ? En quoi sans doute il n'aurait pas tout à fait tort. Il faut lire ce recueil comme une page de notre histoire.

Jean-Philippe Warren

LA PHILOSOPHIE DU LANGAGE

Sylvain Auroux,
Jacques Deschamps
et Djamel Kouloughli
Presses Universitaires de
France, Paris, 1996,
456 p. ; 41,60 \$

Enfin paraît en français un volume d'introduction à la philosophie du langage ! Cette branche de la philosophie, l'une des plus fructueuses et des plus vivantes du côté anglosaxon, avait en effet été plutôt boudée jusqu'à maintenant par les philosophes de langue française, à quelques exceptions près. Sylvain Auroux et ses deux co-auteurs, Jacques Deschamps et Djamel Kouloughli, tentent de brosser un tableau synthétique de l'univers riche et foisonnant des recherches actuelles et passées sur le langage. Mais la tâche est loin d'être simple et comme dit le proverbe : « Qui trop

embrasse, mal étreint ». Si la plupart des problématiques présentées – la nature du signe linguistique, la relation entre le langage, l'être et la pensée, les possibilités de formalisation et de mécanisation du langage, etc. – sont intéressantes, leur présentation est malheureusement des plus confuses et l'ouvrage est très difficile à suivre, même pour un œil exercé. L'idée de choisir comme références pour leurs recherches sur le langage certains auteurs peu connus (français pour la plupart) au détriment de classiques dont les écrits ont permis l'établissement de la discipline ne simplifie en rien la situation. On passe du coq à l'âne, sans fil conducteur, et quelques chapitres – tout particulièrement celui sur l'écriture – sont d'une pertinence plus que relative dans un ouvrage d'introduction. Que dire aussi des innombrables coquilles ! Vraiment, un livre à oublier...

Maud Reid

**POUR EN FINIR
AVEC L'OLYMPISME**
Laurent Laplante
Boréal, Montréal, 1996,
220 p. ; 17,95 \$

Ubiquiste, Laurent Laplante aborde un nouveau terrain. Dans un pamphlet au style parfois vitriolique (mais parfois seulement...), il s'attaque à l'un des mythes modernes les plus solidement ancrés au cœur du bon peuple et de ses dirigeants. En effet, vingt ans après les jeux de Montréal et plusieurs milliards de dollars plus tard, d'où vient que la population, dirigeants et journalistes inclus, perdent tout esprit critique à l'égard du mythe olympien et de son épiphanie en terre québécoise ? Laurent Laplante apporte bien sûr quelques réponses. C'est d'abord que « l'olympisme s'avance masqué », l'apparence idéaliste et

mensongère cache un visage plus véral. Car l'olympisme, que des esprits byzantins peuvent dissocier du mouvement olympique, propose un idéal philanthropique et de participation démocratique, sans discrimination de race ou de sexe, alors qu'en vérité le *mouvement olympique* (le visage sous le masque) n'est qu'une transnationale du sport-spectacle dirigée par des gens qui se cooptent et s'auto-choisissent. Cette transnationale boulimique, peu de villes de la planète peuvent la financer ; étrangement en effet, alors qu'elle dicte ses ukases, l'entreprise ne se finance pas elle-même.

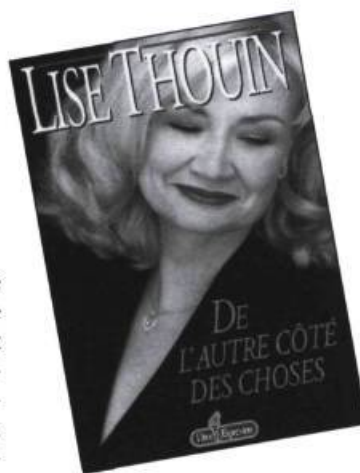
On apprendra donc des choses intéressantes sur la composition du comité international olympique et son mode d'élection, mais aussi sur l'histoire pas toujours glorieuse du mouvement olympique ou sur les « retombées... écrasantes » des Jeux.

Laurent Laplante, un Don Quichotte ? Gageons que la ville de Québec présentera une candidature *stratégique* pour les Jeux de 2006, en attendant 2010. Un livre lucide et passionnant.

Denis Noreau

**DE L'AUTRE CÔTÉ
DES CHOSSES**
Lise Thouin
Libre Expression, Montréal,
1996, 384 p. ; 24,95 \$

Le 24 juillet 1985, la comédienne et chanteuse Lise Thouin frôle la mort. Elle passe même un bref moment « de l'autre côté des choses ». Cette date sera donc pour elle celle de sa renaissance. Elle a droit à une prolongation, mais la vie prend désormais de nouvelles couleurs. *De l'autre côté des choses* est constitué d'extraits d'un journal tenu au cours des dix premières années de la seconde vie qui lui est accordée. On y découvre avec quelle douceur et



quelle magie elle aide plusieurs enfants et adolescents très malades à passer de façon plus sereine « de l'autre côté des choses ». Et ce, dans le respect et sans culpabilisation, contrairement à ce qui se passe trop souvent de nos jours : « Ce n'est pas facile d'accepter de mourir. Ce n'est pas de la lâcheté que de mettre fin au combat quand il n'y a vraiment plus d'espoir ! » Au fil des pages, on assiste également à la naissance, lente et douloureuse, mais finalement heureuse de *Boule de rêve*, un livre illustré et accompagné d'une cassette audio, créé par Lise Thouin pour aider également les enfants mourants à mieux rêver leur départ. *De l'autre côté des choses* révèle les joies, les craintes, les douleurs, les espoirs d'une femme comme les autres. Mais, on devine aussi en Lise Thouin une fée, sans doute destinée à une autre planète. Après s'être égarée sur la Terre, la fée a failli un jour retourner chez elle, mais fort heureusement elle a décidé à la dernière minute de prolonger son séjour.

Gaétan Bélanger

**LES MURS DE LA VILLE
LES GRAFFITIS DE
MONTRÉAL**
Denyse Bilodeau
Liber, Montréal, 1996,
202 p. ; 21 \$

Quel dommage qu'une thèse universitaire pareille n'ait pas évité les défauts du genre ! Les gloses estudiantines n'encouragent pas, compromettent plutôt la flânerie du regard sur les

murs gribouillés de la ville qui illustrent le sujet traité. Les commentaires répétés rendent la lecture laborieuse et la malmènent, les descriptions anthropologiques ont un peu l'allure appliquée des lettres tracées dans un premier cahier d'élève.

Et pourtant le livre n'en finit pas de plaire. Le lecteur s'y attache de mille manières. C'est que les graffitis sont des lieux de parole arrachés à l'anonymat des villes. La signalisation routière, les grands placards publicitaires n'émeuvent guère le passant et l'enchantent moins encore. Le tumulte assourdissant des boulevards couvre la rumeur de la fourmilière humaine. Le graffiti est un poème public, impulsif, brutal, libre, jaculatoire, jeté dans un geste désespéré aux yeux de la masse esclave de l'ordinaire. La meilleure définition d'un graffiti, ne serait-ce pas simplement celle-ci : un cri comme un silence à l'envers ! Rares sont les graffitis qui ne s'achèvent pas sur un violent point d'exclamation et la plupart cherchent dans leur propre silence à trouver le plus large écho.

Le livre de Denyse Bilodeau nous le rappelle : le plat écoulement de l'existence ne suffit pas à qui veut assumer pleinement son être intérieur ; manquent encore le visage de l'amour, l'appel d'un projet, le chant d'un poème. Les graffitis qui tapissent les murs de nos villes n'ont pas besoin de justification : ils sont des fenêtres ouvertes sur un ailleurs dont nos âmes gardent la nostalgie. Jusque dans la laideur des expressions ou la violence du langage, ils préservent cette part de l'humain qui seule peut-être mériter de l'être. Non pas celle de la culture comme semble bien le croire l'auteure, mais celle infiniment plus grave du rêve.

Les murs de la ville est somme toute un livre bien fait ; mais qu'on lise d'abord pour le plaisir de déambuler dans les rues-écritures de la métropole, des rues qui, disons-le sans détour, évoquent autant pour nous un silence à l'envers qu'un espoir à l'endroit.

Jean-Philippe Warren